

LA BIODIVERSITÉ AUTREMENT...

Avec les lunettes d'une sociologie modeste

Catherine Mougenot, Sandrine Petit

S.A.C. | « Revue d'anthropologie des connaissances »

2015/2 Vol. 9, n° 2 | pages 291 à 310

Article disponible en ligne à l'adresse :

<http://www.cairn.info/revue-anthropologie-des-connaissances-2015-2-page-291.htm>

Pour citer cet article :

Catherine Mougenot et Sandrine Petit, « La Biodiversité Autrement... Avec les lunettes d'une sociologie modeste », *Revue d'anthropologie des connaissances* 2015/2 (Vol. 9, n° 2), p. 291-310.

Distribution électronique Cairn.info pour S.A.C..

© S.A.C.. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

LA BIODIVERSITÉ AUTREMENT...

Avec les lunettes d'une sociologie modeste

CATHERINE MOUGENOT

SANDRINE PETIT

RÉSUMÉ

La biodiversité n'est pas seulement un concept, c'est aussi une histoire, une rencontre, un lieu, un bien dont on a la charge, une réalité familiale et sensible, « attachée » dans une multiplicité de liens. Cette réalité habite les récits d'une soixantaine de chercheurs qui ont accepté de se lancer dans une expérience singulière pour eux à savoir : raconter leur histoire et celle de leurs travaux. Dans ces récits, la fabrique des faits scientifiques est enchâssée dans des pratiques, des anecdotes, dans des relations personnelles ou institutionnelles, dans des choix qui s'entremêlent. Et elle pose la question de savoir comment en embrasser la totalité ou, plus modestement, comment en rendre compte. Dans cet article, notre parti consiste à adopter les lunettes d'une sociologie modeste, c'est-à-dire : suivre la réalité toujours en train de se faire (1), expérimenter des histoires qui en rendent compte en raisonnant sur ce dont elles sont capables (2) et nous sentir concerné(e)s et responsables de ces descriptions du monde (3). Ce sont là trois propositions qui travaillent ensemble et s'inscrivent dans la volonté de produire des savoirs « situés ».

Mots clés : biodiversité, narration, récit, sociologie modeste, réflexivité, savoir situé.

INTRODUCTION

On publie les résultats d'un travail scientifique, on les enseigne, on les applique ou on les vulgarise. On en raconte rarement l'histoire, sauf de manière anecdotique, autour d'une tasse de café ou devant une photocopieuse. C'est pourtant ce que les membres du programme DIVA I ont accepté de faire, de façon volontaire et décidée, en choisissant les sujets qu'ils allaient aborder et en n'ayant de compte à rendre qu'à eux-mêmes. Ils ont ainsi suspendu le temps quelques heures, une journée, voire plus encore pour certains. D'où est venue une telle expérience singulière ?

DIVA I était un programme de recherche financé entre 2003 et 2006 par le ministère français de l'Écologie et du Développement durable sur les thèmes de la « DIVersité biologique, de l'Action publique et de l'agriculture ». De la protection des espèces menacées à une biodiversité ordinaire traversée par les mutations des systèmes agraires et d'élevage, des politiques européennes aux arrangements locaux, ces sujets ont associé des écologues, des agronomes, des sociologues, etc., réunis par un point commun : tous travaillent sur le terrain et expérimentent une liaison incertaine avec le « grand monde ». Une relation qu'ils recherchent, acceptent, parfois aussi combattent, chacun avec ses projets, ses théories, ses méthodes, bref avec son style. À côté des travaux menés par les dix équipes, le programme comprenait aussi des animations transversales, dont une, qui portait cet intitulé curieux : « Sommes-nous réflexifs ? » L'affaire a commencé par une boutade, une question un peu provocante entre collègues : en quoi nous sentons-nous « vraiment » concernés par les (nos) travaux passés ? Elle s'est poursuivie par un défi : proposer une activité qui pourrait encourager la réflexivité de chacun. Et c'est sur le mode narratif que les choses ont pris forme dans l'organisation d'une trentaine de réunions durant lesquelles la moitié des participants du programme (soixante environ, en ce compris les membres du conseil scientifique) ont accepté de « raconter leur histoire ».

L'expérience que nous évoquons ici n'avait fait aucune promesse. Elle n'avait pas d'objectif prévu ou prévisible. C'était encore moins un audit ou une évaluation du programme DIVA et pas davantage un projet poursuivi dans un but militant. Nous-mêmes, les deux auteures de ce texte, n'avions aucun plan précis, mais la présence de l'une a servi de « prétexte » à l'organisation des rencontres, tandis que l'autre a prolongé l'aventure au sein de sa propre équipe. Une expérience sans point de départ, mais dont la plupart des échanges a cependant répondu à deux questions : qu'est-ce qui arrive à la biodiversité ? Et, qu'est-ce qui vous est arrivé avec la biodiversité ? Impressionnées par la richesse et la diversité des réponses partagées, nous ne pouvions pas ne rien en faire, de même que P. Auster s'est vu forcé d'écrire un livre quand il se trouva presque malgré lui à la tête d'une collection de récits passionnants sur la vie américaine (Auster, 2001). Les situations que nous avons vécues ont apporté des « données » au sens premier de ce terme. Les histoires que nous avons partagées étaient « représentatives » de quelque chose qui vaut aux yeux des

chercheurs. Elles nous ont mis au travail et nous encouragent aujourd’hui encore à produire des « résultats ». Bien loin d’un dispositif d’enquête « classique » et tout en marchant, nous continuons à reconnaître l’efficacité de ces histoires et à imaginer les moyens d’en rendre compte¹.

UNE POSTURE « MODESTE »

L’histoire des sciences est un océan que nul ne maîtrise, brassé par une multiplicité de questions, une variété de regards (Pestre, 2012). Dans cette immensité circulent des courants dominants à côté desquels nous avions l’impression de nous engager dans un genre sans genre, une tentative résolument modeste, bien que ce mot cadre mal avec le monde brillant de la science. Le terme a pourtant été utilisé à plusieurs reprises pour définir ou recommander une posture scientifique. Ainsi, le principe du « témoin modeste » suppose-t-il que le chercheur puisse laisser parler la nature par elle-même pour mieux en construire les propriétés. Mais la modestie est parfois une espèce d’orgueil qui revient par un escalier dérobé, a écrit malicieusement Jules Renard dans son journal du 2 février 1902 ! Ce bel effacement du chercheur a en effet été déconstruit en mettant en évidence la mobilisation de ses alliés et de ses alliances. Dans l’exemple mythique de l’invention de la pompe à air par Robert Boyle, la fabrique des faits scientifiques s’emboîte dans trois technologies distinctes et interconnectées : matérielle, littéraire et sociale. C’est ce qu’ont montré Shapin et Schaffer (1993-1985) dans la mouvance des *Science Studies*. Un tel point de vue « attaché au grain des choses » constitue une autre manière de se montrer le témoin modeste d’un monde toujours en train de se faire, à travers les actions, les relations et les objets apparemment les plus anodins. Sans hypothèses fortes ni définies au préalable, le chercheur s’imprègne des descriptions proposées par les acteurs eux-mêmes et trouve la cohérence de ses propres comptes rendus lorsque ceux-ci approchent une forme de « saturation » (Latour, Mauguin et al., 1991). Une satiété à produire dans un monde « toujours ouvert sur d’infinis possibles » ? Une telle conception masque les grandes asymétries, les effets de pouvoir qui ne manquent pas de peser toujours sur les plus faibles écrits (Pestre, *op. cit.*). Et d’ajouter que la posture modeste qui consiste à « suivre les acteurs » est aujourd’hui largement revendiquée, mais qu’elle masque de fait l’agency personnelle du chercheur, ses choix et ses envies.

Cette dernière remarque est également un argument central des études féministes des sciences. D. Haraway souligne qu’une telle approche n’envisage jamais la figure scientifique dans sa dimension genrée (2007). Elle pointe aussi le fait que, selon B. Latour, les représentations du monde les plus convaincantes ainsi que leurs « porte-parole » s’imposent à travers des épreuves. Ce sont

¹ Ce texte est une façon d’en rendre compte parmi d’autres possibles (Mougenot, 2011 ; Petit et al., 2008 ; Petit et al., 2011).

des tours de force dont profitent aussi les universitaires qui en rendent compte (Gardey, 2010). Ce constat réclame pour Haraway un devoir de réflexivité, autrement dit, les qualités d'une modestie incarnée. Une perspective dont les avancées et les « bonheurs » limités sont revendiqués comme « doucement extraordinaires »². C'est une autre complétude (*completeness*) que recherche également S. Whatmore (2002). Mais celle-ci vise aussi la dimension matérielle et corporelle dans laquelle les processus de cognition sont ancrés (*thinking through the body*), en prenant en compte les perceptions sensorielles, les sentiments ainsi que les habitudes. Sa pratique des « géographies hybrides » des cultures, des natures et des lieux, est jalonnée de frontières à traverser, voire à abolir, entre les mondes, entre les sens et les connaissances, entre les diverses catégories de personnes (étudiants, chercheurs, etc.) et entre le récit et l'analyse. Autant d'alliances à construire dans un travail qui reste néanmoins toujours partiel et provisoire. Celui-ci est aussi qualifié de « modeste ». Sans prétendre saisir toute la réalité, il « enrichit le répertoire des pratiques dans une poétique qui cherche le sens des choses et travaille de manière créative le rôle des objets et les réalités matérielles et sensibles des vivants » (Whatmore, 2002, p. 7).

J. Law s'inscrit également dans la mouvance des STS. Il a aussi de son côté proposé plusieurs principes pour une « sociologie modeste », à considérer de manière spécifique et interconnectée (Law, 1994). Explorer des interactions multiples en refusant de définir *a priori* ce qui est cause ou effet, grand ou petit, collectif ou singulier... Les décrire comme des processus avec des verbes plutôt qu'avec des noms. Ceci implique de refuser les dualismes et surtout les « grosses » catégories, en acceptant qu'elles ne puissent s'imposer aux autres « en dernière instance », mais restent au contraire toujours inachevées. Pour Law, le mieux que la sociologie ait à faire est alors de « raconter des histoires serrées ». Cette consigne est efficace pour se détourner des états stables et circuler dans la réalité. Et elle conduit à une question : qui sommes-nous pour raconter de telles histoires ? S'interroger de cette manière suppose aussi d'abandonner l'idée d'une science neutre et désincarnée et de considérer que nous ne sommes pas différent(e)s des personnes que nous étudions.

Avec quel instrument voit-on, grâce à qui et à quoi ? demande Haraway. À cette question, Deleuze et Guattari répondent de manière inattendue en évoquant leur travail comme une situation où ils (les auteurs) proposent des lunettes à leurs lecteurs. Ils leur conseillent alors : « Voyez si elles vous conviennent, si vous percevez grâce à elles ce que vous n'auriez pas pu saisir autrement. Sinon, laissez-les et cherchez-en d'autres » (1976, p. 72). En quoi pourraient consister les lunettes d'une sociologie modeste ?

Notre expérience a démarré de manière totalement contingente. Elle a surpris les participants de DIVA I dans les propos qu'ils ont échangés – ils sont pourtant très « ordinaires » – autant que dans son style. Et elle nous interroge aujourd'hui encore sur la manière d'en rendre compte. Notre entreprise a

2 Dans la traduction qu'il publie sur Internet, V. Bonnet propose que l'expression de Haraway *quite extraordinary* devienne en français « doucement extraordinaire ». C'est très joli.

un air de famille avec une posture modeste, mais celle-ci n'est pas une belle totalité que l'on peut résumer simplement. C'est plutôt une pensée ramifiante dont les propositions sont reliées – on peut y entrer par l'une ou l'autre – et qui travaillent ensemble : suivre la réalité toujours en train de se faire (1) ET expérimenter une méthode, des histoires, pour en rendre compte, en raisonnant sur ce dont elles sont capables (2) ET nous sentir concerné(e)s et responsables des descriptions du monde qui sont ainsi produites (3). Voici trois dimensions qui peuvent exprimer une posture modeste et vont conduire l'enchaînement de notre texte. Trois parties qui feront état d'une forme de débordement que nous avons expérimentée avec les chercheurs de DIVA I. D'abord, nous découvrirons que la biodiversité n'est pas seulement un concept, mais aussi une histoire, une rencontre, un lieu, un bien dont on a la charge, une réalité « attachée », familière et sensible, que les chercheurs déplient en empruntant les lignes qui l'habitent. Nous montrerons ensuite que si cette exploration a été possible, c'est qu'elle était nourrie par des récits³ dont les ficelles sont à mettre en évidence, des récits habiles à produire des « savoirs situés ». Enfin, nous questionnerons le statut de ces histoires et de celles qu'à notre tour nous pouvons ou voulons porter. La perméabilité des unes aux autres nous interroge sur la nature des collectifs auxquels nous prenons part. Et nous posent finalement deux questions : à qui sommes-nous fidèles ? Et, de quoi nos connaissances sont-elles capables ?

UNE BIODIVERSITÉ « ATTACHÉE »

« Parler de la biodiversité et de la façon dont cela nous a amenés à travailler ensemble⁴... »

Voici la manière que les chercheurs de DIVA choisissent régulièrement pour ouvrir leurs conversations. Une porte d'entrée qui peut découvrir une timidité imprévue. Et pour la dépasser, l'humour conduit souvent les premiers mots :

« La biodiversité est loin d'être le principal de mes soucis... »

Ou :

« La biodiversité ne me titillait pas vraiment, je considérais que c'était un truc pour les babas ou les associations de protection, les gens capables de se lever à 4 h du matin pour voir un petit oiseau... »

³ Pour simplifier, nous ignorons ici la distinction fine introduite par certains historiens entre les deux termes d'« histoire » et de « récit », que nous prenons dans la suite du texte comme des synonymes.

⁴ Les citations en encart sont des brefs fragments des histoires partagées par les chercheurs du programme DIVA. Il est malheureusement impossible d'en retranscrire plus ici.

L'humour n'est pourtant pas l'exact opposé du sérieux et l'évocation de la biodiversité comme objet d'étude ne laisse pas les chercheurs indifférents. Mais alors que dans les publications, les rapports scientifiques, le concept est orphelin, coupé des réseaux qui les portent, dans les récits, il leur est systématiquement relié. Dans ce concert de voix multiples, les narrateurs restent aussi des chercheurs, notamment avec ce constat :

« La biodiversité n'est pas isolable, il faut aussi faire l'histoire des objets de biodiversité et des pratiques qui leur sont associées... L'histoire des instruments qui façonnent les rencontres... »

Un entrelacs de faits se déplie alors, découvrant des croisements où chaque idée, chaque événement semblent perméables à tous les autres. Enchevêtement dans l'évolution des politiques, des programmes et des questions :

« Cette unité [le narrateur parle de son équipe de recherche], s'il fallait caractériser son passé, c'est une période d'expansion, de reconnaissance sociale dans un modèle productiviste... Et puis, elle se fait flinguer... Et la question devient alors : comment constituer une véritable interface entre agriculture et environnement, ne pas retomber dans la prise de parti d'un côté ou d'un autre ? »

Apparition de nouveaux formats dans la pensée et les méthodes, qui recomposent les objets de recherche, les compétences requises et leurs formes de légitimité :

« Au départ, l'écologie, c'était des lois, ça fonctionnait, ça allait être simple... On pouvait tout comprendre, on avait une espèce, une autre allait prendre sa place... c'était des mécanismes bien réglés, une science dure. À l'époque, on prenait un écosystème, on le mettait en équation, on était sûr de tout comprendre, on quantifiait tout... Et ça a été un fiasco monumental. À partir de là, on a cherché d'autres voies... »

Nouvelles explorations :

« C'est un terrain qui a des vertus paradigmatisques, pour le sociologue, le politicien, mais aussi pour l'agronome, de par sa diversité, il y a de la polyculture élevage, il y a une diversité de conditions, les terres hautes, les marais, il y a le mélange de l'eau... le mélange intensif, extensif, une organisation du territoire qui pour l'agronome est un bijou... »

La problématique de la biodiversité devient aussi une affaire publique, circulant entre les différents niveaux international, national ou local et entre les institutions de recherche, les lycées agricoles, les associations de conservation et les gestionnaires professionnels :

« Sur le site, c'est d'une fragilité extrême. On a monté petit à petit des relations de confiance avec les agriculteurs, mais en un coup, tout cela peut s'arrêter... »

Ou :

« On a de plus en plus d'interlocuteurs qui sont formés comme nous, qui ont le même langage. Ça veut dire aussi qu'on ne peut pas leur raconter n'importe quoi ! »

Les évocations des chercheurs deviennent alors un prétexte pour revenir sur les hauts faits des relations bonnes ou mauvaises entre les disciplines, des luttes parfois violentes dans lesquelles il peut être question de se « faire étriper ». Les nouvelles collaborations ne sont pas faciles et plusieurs récits évoquent des moments où « tout bascule... des moments où il devient difficile de dire ce qui est à l'origine de quoi, ce qui a été le facteur de changement ».

« En quoi nos histoires se raccordent-elles ? », nous demandent régulièrement les chercheurs de DIVA. Avec eux nous arpentons leurs liens aux idées, aux personnes, aux institutions, aux lieux, soit autant d'attachements qui se montrent « féroces », comme le dit P. Auster (2001). D'une histoire à l'autre, c'est un travail de mise en ordre qui se construit autour et aux alentours de la notion de biodiversité revendiquée à partir de 1992. Mais pour autant, celle-ci ne s'est pas imposée d'« elle-même ». Sans y faire référence, les chercheurs circulent à leur aise dans une image de la recherche « telle qu'elle se fait », développée par les *Science and Technology Studies* (STS) depuis une trentaine d'années. Dans les récits, nous découvrons une biodiversité tissée à travers les « horizons » suggérés par Latour dans une perspective qui étend celle de Shapin et Schaffer (Latour, 1995) : la production de concepts et de théories tenue pour la tâche la plus spécifique du travail scientifique y est à l'intersection de quatre autres cercles : mobiliser le monde par le biais d'instruments, de collectes, d'enquêtes afin de produire des données lisibles et manipulables ; créer et assurer un « nous », soit un groupe autonome de collègues capables de comprendre et d'évaluer ce qui est dit et fait ; ensuite mobiliser les clients et les alliances nécessaires pour le recueil de financements et enfin mettre en scène et « traduire » la recherche. Les récits animent le modèle latourien : nous découvrons auprès de certaines équipes que le cercle autonome des collègues ne s'avère pas étanche. Que les « clients » de la recherche peuvent s'y glisser comme des partenaires à part entière dans une production de connaissances évaluées à la mesure des actions qu'elles permettent et non seulement du « vrai » qu'elles revendiquent. Mais ce sont aussi des « je » et des « nous » qui débarquent ici débordés par leurs projets, leurs souvenirs et leurs affects. Même s'ils ne l'ont pas lu, les chercheurs de DIVA suivent joyeusement l'invitation de Deleuze et Parnet (1996) consistant à substituer la conjonction « et » au verbe « est ». Ils ne disent jamais : la biodiversité « est » telle chose, ils racontent plutôt : la biodiversité « et » ça... « et » ça... « et » ça... Le concept sort de ses gonds... et part dans tous les sens, comme une traînée de poudre...

C'est une biodiversité prise dans une mise en relation originale d'acteurs et de réflexions, créant des nœuds de convergence entre recherche, production agricole et préservation de l'environnement :

« On aboutit dans ces projets à une biodiversité qui est totalement différente de la problématique du Ministère ou des politiques publiques, ou encore des écologues, mais qui est aussi différente de celles des agronomes et des agriculteurs... C'est une biodiversité qui est... transportée... Et qui devient le cœur des travaux sur lesquels on se sent engagés... »

Bien entendu, c'est aussi une biodiversité controversée :

« Il y avait des conflits... terribles... Une réserve naturelle qui en avait le statut, mais qui n'en était plus une... Les choses étaient en pleine évolution... Sans me consulter, on utilisait mes données... On arrivait, on faisait de belles cartes, on travaillait sur les eco-facies. Et à chaque fois qu'on arrivait en réunion, c'était forcément un résultat partiel, un résultat de notre connaissance, de terrain, enfin, de travail scientifique... Et tout de suite, c'était impressionnant, cette appropriation qui venait des chasseurs ou des agriculteurs, autant que des instances administratives. Le plus dur, c'est de ne pas être affecté par les utilisations... un peu volées... Des utilisations qui s'approprient illégalement des bénéfices octroyés par l'action engagée... »

Un travail de terrain écouté autrement :

« Je voulais reprendre la parole pour dire que, ce qui m'avait frappé, c'est la manière dont finalement, des choses qui étaient très abstraites, quand on entrait dans l'hypothèse scientifique, il s'agissait de tester un effet paysage, brutalement, prenaient une réalité à partir du choix du terrain... C'était des espaces où des gens habitaient et dans lesquels j'allais passer des heures de ma vie... Et la transformation est de l'ordre du basculement : il n'y a pas d'habituation progressive. »

« Sur le terrain, au cours de mon travail de thèse, c'est là que j'ai commencé à apprendre que les milieux naturels, ça ne se contrôle pas. »

« Il y a des moments où j'envie véritablement la liberté qu'ont les collègues qui bossent sur leurs propres manips., dans leurs labos, sur leurs jeux de données, bref sur leurs machins... Ils doivent tout faire, mais, en même temps, ils ont la liberté intellectuelle de tout faire. Moi, je suis en permanence dans l'aller-retour... Et il va falloir que je présente tout ça... Ça va plaire... ou non... Et si ça ne plaît pas, pourquoi ?

Les collègues disent qu'on ne fait pas de la "conservation", mais de la "conversation"... De la conversation, c'est un lapsus qui ne tombe pas par hasard ! Et ils me demandent : qu'est-ce que tu es en train de faire sur ton terrain ? François, de quoi tu parles ? Tout ça n'existe pas pour eux... Parce qu'ils sont dans un face-à-face avec leur objet d'étude. Tous ces états d'âme... Toutes ces interrogations sur : est-ce qu'on arrive à se positionner correctement ? Est-ce qu'on nous aide ? Est-ce qu'on ne nous aide pas ?

Quand les collègues connaissent ces interrogations-là, ils préfèrent dire : on n'en parle pas... »

Le concept s'épaissit de relations :

« Pour moi la biodiversité, c'était d'abord venir travailler avec Jacques et Françoise. »

« - Aller ensemble sur le site, c'est bien... Dans les voitures, on parle...

- Et entre nous, on a une culture qui n'est pas de l'écrit... C'est une espèce de culture tribale...

- Notre terrain devient le témoin d'une volonté, d'une méthode, une aspiration à aller vers quelque chose... »

« Un jour, je rencontre Laurent à une terrasse de café et je lui raconte un peu ce que je fais. Je lui dis : "tu comprends, c'est terrible, il y a des exploitations qui vont disparaître, il va y avoir de la déprise agricole..." Et il me répond : "Et alors ?" Là, je me souviens très bien de ce "Et alors ?"

Je ne sais pas comment je l'ai compris à l'époque, mais je m'en souviens, et j'ai pensé : "Qui c'est ce type ?" Et c'est de cette manière qu'a commencé une collaboration qui pour moi a été déterminante... »

S'étire dans des histoires de famille :

« - La biodiversité ? C'est pour moi comme un premier souvenir. Mon père était agriculteur et, quand j'avais 5 ou 6 ans, il a modifié son exploitation et la dernière vache de la ferme est partie.

- Et... alors ?

- Je ne pourrais pas le décrire... Sur le coup, une très grande sensation de vide... Un silence... Le vide d'une ferme sans animaux...

Après, j'ai gardé une grande sensibilité pour les animaux, les quelques-uns qui restaient à la ferme d'abord, et puis les animaux sauvages... Mais du coup, j'ai toujours eu envie de collecter des données intéressantes, de faire des analyses derrière... »

Et dans les récits, une dimension sensible affleure régulièrement. Une couche étrange, la plupart du temps non dite, mais qui est là, simplement :

« Pour moi, il y a d'abord un milieu, une vallée, un coteau... Un côté concret, tangible... qui m'intéresse beaucoup... »

« Je n'avais aucune espèce d'attache sentimentale à ce genre de paysages qui étaient des choses ordinaires. J'avais joué, cueilli des fleurs, attrapé des vipères par la queue, tout le monde faisait cela à l'époque... Braconner, vider les nids, manger tout ce qui pouvait se manger, plumer... Je vivais comme les bêtes, avec les bêtes... »

« - Ce que je regarde ? Tout et j'écoute tout... J'y vais surtout pour des plantes... Mais bizarrement, l'écologie végétale, je n'ai pas appris cela dans les livres. J'ai l'impression d'avoir vu des gens qui semaient des plantes, les faisaient pousser, les récoltaient... et d'avoir intégré ces choses et je me sens en relation avec les plantes. Après, il faut évidemment faire des relations avec les théories académiques, avec les choses qui sont admises... Je me pose la question de savoir... Quand on enseigne ce genre de choses, qui relève de l'expertise, mêlée d'expérience de la vie... et de... je ne sais pas trop comment appeler cela... Comment est-ce que cela s'enseigne ?

- Mais, tu ne crois pas que ce que tu appelles sensible est de toute façon aussi très nourri par l'académisme ?
- Les paysages sont un format, une lumière, j'ai besoin d'eux dans mon travail...
- Mais... l'approche en aveugle est "belle" elle aussi... Je préfère ne pas voir, ne pas distordre le jeu de données par le regard que tu portes.
- Je trouve moi que notre terrain n'est pas particulièrement beau et ça me fait plutôt plaisir... »

Les mots travaillent de concert. Ils associent, créent de l'ordre, excluent, ou parfois se taisent. Ont-ils encore besoin d'explications ? Et d'ailleurs, de quoi celles-ci seraient-elles capables ? Les chercheurs que nous écoutons sont avant tout des praticiens de terrain, une catégorie (trop) souvent ignorée par la science moderne. Cette particularité les ferait-elle parler autrement que leurs collègues qui travaillent dans les laboratoires ou enseignent dans les amphithéâtres ? Mais ils peuvent très bien faire une chose ET une autre. Faire de l'observation, des enquêtes et de la modélisation Ou suivre les acteurs et s'engager dans la recherche-intervention. Autrement dit, ils pratiquent telle méthode, tel terrain, tel type de relations avec leurs partenaires... Pour comprendre « vraiment » leurs propos, peut-être faudrait-il alors reconnaître que certains sont d'origine paysanne (ou qu'ils ont/avaient une maison de campagne) ? Qu'ils sont hommes ou femmes, qu'ils constituent des groupes d'amis, éventuellement aussi qu'ils témoignent d'une fibre artistique et sensible passée jusque-là inaperçue ? Les catégories sont économiques, confortables et rassurantes. Esthétiques aussi. Mais même si l'on en augmente le nombre en accueillant celles qui ne sont pas habituelles en sciences sociales, toujours quelque chose fuit et nous empêche d'étreindre les patchworks narratifs que nous sommes en train de découvrir. Des patchworks ornés de marques d'engagements et de distanciations.

Prendre alors les catégories, non comme des boîtes étanches qui expliqueraient la réalité, mais comme des échangeurs. Tout en allant, notre expérience suggère qu'il faut bien aller au-delà de l'idée selon laquelle la biodiversité est « galvaudée » (Gaucherel, 2013). Et si celle-ci est une « expression valise », c'est plutôt en raison de sa fonction ramifiante qui permet la coexistence et la circulation (Deleuze, 1969). Dans leurs récits, les chercheurs associent à ce terme la multiplicité qui l'habite en la déployant dans des espaces et des temps qu'ils prennent la liberté de construire. Ils le saisissent comme une puissance en réserve interpellant la vie présente autant que celle d'hier ou celle qui vient. Leurs histoires permettent d'identifier les communautés de vivants (humains autant que non humains) dont ils veulent prendre soin (Cronon, 1992). Elles en éclairent les styles, les familles, les terriers, les paysages. Et les emportent dans des rhizomes, des paquets de lignes à emprunter ou à créer (Deleuze et Parnet, *op. cit.*). Nous découvrons alors que la biodiversité n'est pas « expliquée » mais « attachée » dans des liens qui étirent le concept de manière intelligible ET controversée ET sensible ET

familière. Des liens qui questionnent la posture du chercheur, découvrent des histoires individuelles et collectives, formulent ou reformulent des objets de recherche, identifient les réseaux qui les portent et réinventent les projets, les actions, les perceptions. Et en les évoquant, nous ne cherchons plus à distinguer ceux qui comptent le plus, les premiers et les derniers ou encore ceux qui seraient concrets et les autres abstraits. Car ces liens sont tous concrets au sens premier de ce terme, ils grandissent ensemble, circulent dans le temps, s'enracinent et se réactualisent à l'instant où l'on parle. Tout en allant, nous apprenons que se représenter une biodiversité attachée, c'est aussi admettre un « soi multiple » (Star, 2007). Ou, comme le suggère Haraway, un « moi connaissant » partiel dans toutes ses manifestations, jamais fini, ni entier, ni simplement là (Haraway, 2007 ; Zitouni, 2012).

LES FICELLES DU RÉCIT

A good story... et voilà la clé de tout ! Les « machines à raconter » nous encadrent et nous engluent (Salmon, 2007 ; Polletta, 2006). Mais leur fabrication semble une nécessité sociale au même titre que la production de blé ou d'acier (Kaufmann, 2004). Aujourd'hui, le *storytelling* est entré dans le monde de la gestion (Giroux et Marroquin, 2005-6), il fait partie de la politique et efface toujours plus la frontière entre les histoires et les réalités. Raconter devient – a toujours été – un moyen de séduire, de convaincre ou d'imposer. Engouement et soupçon ne sont donc pas séparables de cet intérêt accru pour les histoires, qui débordent. La vie réelle s'étire sur la toile, dans une *second life*, dans les millions de « blogs ». Les « autofictions » mélangent les enquêtes et les biographies et fleurissent de toute part (Fournier, 2014) en produisant à leur tour de nouveaux récits (Auster, 2001), de nouveaux sujets d'émission (Rosanvallon, raconterlavie.fr). En bref, les récits sont à la mode, mais leur nature est trouble et dans la science moderne, ils sont majoritairement mobilisés au titre de « donnée ». Pourquoi diable, nous (chercheurs) serions-nous tentés par un tel « piège » (Marin, 1988) ? La fidélité narrative est pourtant recommandée par une posture modeste. Elle nous conduit à nous interroger sur le statut de ces histoires « serrées » que nous voulons collecter et emporter ailleurs...

« C'est bizarre ce récit, parce que j'avais préparé un truc qui n'avait rien à voir avec ce que j'ai raconté. C'est devenu ce faisceau de choses... »

Argumenter ou expliquer, ce n'est pas raconter des histoires. Pour un chercheur, la capacité à communiquer son travail est une exigence professionnelle normale, mais répond à un format spécifique et ne peut être confondue avec la manière familière de s'exprimer. Et en s'engageant de manière volontaire dans cette expérience de récits collectifs, certains de nos collègues de DIVA ont été les premiers surpris de ce qu'ils ont raconté. Étonnés, émus parfois,

des secousses géologiques provoquées par leurs propres histoires, capables de connecter le silence d'une ferme sans animaux avec l'évolution d'une agriculture mixte qui d'un seul coup se convertit à la culture du maïs, avec un engagement militant ou une orientation professionnelle, avec... Les histoires plient ensemble des trajectoires, des territoires et aussi des ambiances ou des affects. Des couches extérieures glissent sur des couches intérieures, des couches dures, sur des couches tendres, elles se touchent et deviennent le même monde.

Les récits sont capables de produire des connaissances jusque-là implicites et qui se découvrent « naturellement » dans l'acte de parole. Une situation curieuse où deux « presque rien » sont capables de produire « quelque chose » : une petite décision de commencer et un petit début de parole font émerger un processus qui se trouve par lui-même en même temps qu'il apporte des ressources pour le poursuivre. Cette expérience quotidienne que nous pouvons tous faire du récit a pourtant de quoi surprendre les chercheurs qui éprouvent cette impression de participer à quelque chose qui ne devrait pas leur être naturel. Une situation curieuse où ils découvrent que, pour que leurs récits tiennent, il faut déployer des événements « racontables », se focaliser sur ce qui est bizarre, sur ce qui n'a pas toujours été (Soulier et Caussanel, 2005). Les récits doivent constituer une surprise, y compris pour les narrateurs eux-mêmes et les chercheurs s'appliquent à mettre en scène les épreuves que traversent leurs institutions, leurs projets.

« Je voulais vous parler des typologies de prairies. Ça fait un peu plus d'un an que je suis arrivée au GIS [Groupement d'Intérêt Scientifique] Alpes du Nord et... on m'a confié quelque chose que je n'avais pas compris au départ... qui était de faire une typologie de prairies sur le territoire du Haut-Jura [...]. Quand j'ai essayé d'en savoir un peu plus, on m'a dit d'aller voir... le classeur bleu... Et la secrétaire qui s'occupe de la documentation m'a dit : oh ! Ça part comme des petits pains. Et tout le monde connaissait ça dans le bureau... On m'a raconté l'histoire... C'est un outil qui date à peu près des années 1990 et qui correspond à une situation où, dans le conseil technique agricole, on était confronté dans les zones de montagne à des prairies permanentes qui sont diverses. »

Cet extrait s'ancre dans la situation locale dans laquelle il est produit. Pour les personnes présentes, la mise en scène est évidente avec une situation qu'on imagine, condensée dans l'image de la quête du « classeur bleu » et grâce au recours aux métaphores (les petits pains). L'histoire professionnelle de la narratrice est enchâssée dans celle du conseil agricole et de son institution qui construit des savoirs dans l'addition et la succession de compétences des personnes qu'elle emploie. Les événements découlent autant de causes prévisibles que de contingences imprévues (Serres, 1994). Surprise alors, puisque raconter la recherche, c'est intégrer des résistances et des défaillances, montrer des discontinuités et pointer ce qui n'est pas forcément déterminé par les politiques scientifiques, les programmes, les grandes options, les hypothèses ou les procédures. Le récit est tout sauf une ligne droite (Serres, 1994) et il

produit « quelque chose » parce qu'il est un travail sur le temps et qu'il montre le travail du temps.

« Les outils [du conseil technique sur la diversité des micro-organismes dans les fromages à lait cru] ne sont pas nouveaux, par contre l'originalité, enfin, l'une des originalités à faire passer, c'est de se dire, on ne parle plus d'un germe en particulier, mais on parle d'équilibre entre flores et d'équilibre entre germes... Donc, on essaie de faire passer d'autres notions. Et du coup... on raisonne de façon, quand même relativement différente... »

Temps des projets, de l'évolution des pensées, continuités et bifurcations. Dans cet extrait, la narratrice donne une temporalité aux idées qui s'inscrivent dans un contexte, des idées qui changent et des concepts nouveaux qui en chassent d'autres. Elle réaffirme la solidité du conseil basé sur l'identification des groupes microbiens. Mais immédiatement, son propos l'entraîne et traduit la difficulté à quantifier, à se représenter et à gérer cette biodiversité. Une orientation nouvelle qui supposerait que tous, y compris elle, travaillent autrement. Dans les récits, il n'y a pas une, mais plusieurs trames, mettant à jour des durées variables, des temps qui travaillent comme des alliés ou des opposants et amènent inévitablement le narrateur à raconter plusieurs choses « en même temps ». De ces cohabitations, ces basculements, ces emboîtements connecteurs (Schapp, 1992) surgissent alors des éléments jusqu'alors implicites, des personnages secondaires qui peuvent se révéler comme des intermédiaires décisifs. Mais l'histoire peut être aussi répétition, les choses y reviennent en ressac. C'est cet objet de recherche constant, même si les mots pour le vendre dans les appels d'offres changent, ce terrain sur lequel toujours on revient... La répétition devient alors elle-même une surprise et le pouvoir du récit est autant dans l'agencement de ses séquences que dans sa capacité à dire le vrai et le faux (Tsoukas et Hatch, 2001).

Le récit a donc ses ficelles. Mais surtout, son efficacité repose sur ce « prendre ensemble », la « mise en intrigue », une notion que l'on doit à Aristote et qui s'avère d'une fécondité toujours débordante. Le récit inclut et exclut, il croise une multiplicité d'itinéraires possibles, recense des expériences contradictoires, traverse des clivages en intégrant dans une même aventure les différentes facettes d'un phénomène, en mélangeant les hommes, les techniques, le monde naturel et physique (Villette, 1994). Il permet de construire des agencements multiples dans un mélange très humain de causes matérielles et de fins (Veyne, 1978). Saisissant ensemble des entités séparées dans l'espace ou le temps, il est ce « mode configurant qui a en propre de placer des éléments dans un complexe unique et concret de relations » (Ricoeur, 1985, p. 283). Cette proposition fait écho à celle des narrativistes, un groupe d'historiens pour qui la structure des récits historiques ne diffère pas véritablement de celle des récits de fiction (Dosse, 2003). Car, pour eux, « raconter, c'est déjà expliquer ». Tous les récits sont des « mixtes » qui assurent une large place à la pluralité des voix et des registres mobilisés qui permettent le déploiement de

ressources d'intelligibilité indéniablement souples et se découvrent comme des gisements de connaissances défendables (Dortier, 1996).

Et pour nous, raconter la biodiversité a consisté à associer des éléments, quelle qu'en soit leur nature, à mélanger des idées et des événements, des descriptions, des interprétations et des justifications, des engagements et des émotions. Des récits s'éloignant des évidences monolithiques du *storytelling*, quand chaque chercheur-narrateur pouvait défendre son histoire, la prolonger ou la transformer et susciter des réactions comme : « Mais tu n'avais jamais dit ça... » Ou : « Tu n'avais jamais dit COMME ça... » Ou encore : « Tu n'as pas compris, ce n'est pas du tout ce que je voulais dire... » L'expérience devient alors une façon d'éclairer autrement le travail d'une personne, du groupe ou de sa problématique d'ensemble :

« Ce que j'apprends de ton histoire ? C'est que tu dis à plusieurs reprises : il y a des décisions à prendre... Très souvent, quand les scientifiques parlent de leur travail, ils ne parlent pas des décisions qu'ils ont prises. Ils disent plutôt qu'ils sont dans des contraintes, alors qu'en fait, ils prennent tout le temps des décisions, y compris dans les laboratoires. »

« Mais... tu ne crois pas que ce que tu appelles “sensible” est de toute façon aussi très nourri par l'académique ? Moi, j'ai l'impression que, quand on va sur le terrain avec des gens qui ne sont jamais venus... de notre expérience, on a un “savoir regarder” et on regarde des choses parce qu'on s'est posé des questions... Approche académique et regard, ce n'est forcément séparé... »

Les compétences « endo-narratives » sont dépendantes de leurs environnements (Martí, 2012). Produits de manière collective, les récits pluriels se confrontent et se mélangeant. Se joue là une activité fondatrice pour l'individu, selon la maxime de Sartre : « L'important n'est pas ce qu'on fait de nous, mais ce que nous-mêmes nous faisons de ce qu'on a fait de nous. » L'expérience redéfinit alors les lignes de partage des compétences dans un groupe où ce ne sont pas forcément les personnes les mieux placées dans la hiérarchie (ici académique) qui contribuent le plus à la conversation. Ceci est particulièrement visible lorsque des participants jeunes ou récemment arrivés interviennent dans l'interaction, sans avoir eux-mêmes grand-chose à dire. Leurs petites questions, leurs « et alors ? » font rebondir les récits et permettent à chacun d'en apprendre plus. Un dialogue se construit entre les « sujets parlants », mais aussi entre le narrateur et lui-même. Ce que Bakhtine appelle « dialogisme » (Bakhtine, 1978) : les propositions énoncées par une seule personne peuvent soutenir les deux répliques d'un dialogue possible. Un participant peut narrer une situation, en suggérer une interprétation et simultanément, revenir sur ce qu'il vient juste de dire. Si la parole est risquée, l'écoute peut l'être tout autant : c'est le risque d'entendre et de devoir prendre en considération le point de vue d'autrui (Dejours, 2014). L'évocation d'un seul mot ou d'une seule expression peut ouvrir à une pluralité d'interprétations possibles, conduire à une nouvelle prise de conscience, à un nouvel accord. Ou à une nouvelle dispute.

« Les images sont claires, denses et pourtant en un sens sans pesanteur » écrit Auster (2001, p. 19). Cette façon de dire les choses peut très exactement caractériser l'expérience de DIVA qui ne fut pas une communication « parfaite », clôturée par une décision collective ou une fin véritable. Car contrairement à ce que le terme de ficelle utilisé plus haut pourrait suggérer, il n'y avait ici aucun « truc ». Alors que la démarche scientifique procède par segments et par paliers, qu'elle circonscrit les objets selon leur complexité – la biodiversité est découpée en composantes génétiques, spécifiques, écosystémiques –, le récit « ne fait que » relier, étirer, associer les interactions et les échelles temporelles et spatiales. Quand la science cadre et stabilise un objet à traiter, il prétend embrasser tous les changements. Et quand les résultats scientifiques ne sont pas stabilisés et alors que les chercheurs ont pour habitude de se taire, leurs histoires trouvent une foule de choses à dire. Elles ne craignent pas la complexité, elles ne l'apprivoisent pas, mais la déplient. La maxime de Bachelard qui veut que « connaître, c'est déjà classer » est ici détournée. Les histoires cherchent à contenir le monde plutôt qu'à l'expliquer et montrent comment nous y sommes impliqués. Elles produisent ce qu'un chercheur a appelé des « faisceaux de choses bizarres », des connaissances nomades ou encore « ignorantes » (Gare, 2001), toujours ouvertes à de nouvelles lectures. Histoires vitales et indomptables, qui fascinent et inquiètent tout autant parce qu'elles manquent de complétude et d'autorité (Serres, 2004). Explorées dans un mouvement, elles sont à la fois légères et lourdes des sujets qui comptent et dont on veut prendre soin (Citton, 2010).

DES SAVOIRS SITUÉS

Mobilisées presque par hasard par la suite à donner aux récits des chercheurs de DIVA I, nous avons été débordées par la multiplicité des liens qui les habitent. Des surprises qui n'étaient pas seulement dans le contenu de leurs histoires mais aussi entre ce qu'elles permettaient de questionner et de faire exister. La notion de biodiversité y revient en ressac et, autour d'elle, la fabrique des faits scientifiques s'inscrit d'emblée dans une épaisseur relationnelle qui ne tient pas seulement à « la » science ou à « la » politique mais à des choses qui sont à la fois bien plus infimes et bien plus importantes. Une telle vision des choses rejoint la posture modeste que revendiquent Haraway (2007) et Zitouni (2012). Les récits donnent accès à l'ordinaire mais ils côtoient en permanence l'extraordinaire. Ils croisent le vivant, le mouvement et le sens. Le « comment faire de la recherche » est vu comme un artisanat, une « fabrication » de tous les jours, un « imbroglio » écrit Whatmore (2002). L'homme (la femme) et le métier sont réunis, une parole que l'on dit professionnelle et une autre plus personnelle vibrent ensemble ou ne font plus qu'une. C'est ce *third kind of knowledge* (Shotter, 1993, repris par Whatmore) qui n'est pas un « savoir

sur quelque chose » ou un « savoir du comment faire ». Ce n'est ni l'un ni l'autre, mais les deux qui sont reliés. Nous sommes au cœur des pratiques des chercheurs, du sens donné à leur travail et à leurs hésitations : est-ce que l'on sait vraiment et comment ? La construction des savoirs conjugue « la main, le cerveau et le cœur », dit Stengers (1994), elle mobilise, en les mélangeant, la compréhension des choses, les savoir-faire et les passions.

Mais les études féministes l'affirment aussi : la réalité n'est pas indépendante de nos explorations. Il y a un air de famille entre les situations que nous décrivons, les collectifs dont nous voulons prendre soin et les récits que nous en faisons. Cette ressemblance tient à leur caractère d'objets « échevelés » (Latour, 1999) : les histoires courent comme des rhizomes et à travers elles, les objets et les projets tracent des ramifications qui échappent aux situations et aux rendus scientifiques classiques. Les lignes sont disposées autrement, tandis que certaines prospèrent, d'autres disparaissent et rendent visible l'horizon de nouvelles histoires encore à raconter. Tout comme les collectifs qui sont mis en scène accomplissent un travail constant de mise en ordre, les récits trament une intrigue, ils assemblent et configurent des mots qui appartiennent toujours à quelqu'un.

Les collectifs et les récits sont perméables les uns aux autres. Cette dernière observation revient aux propositions de Law (1994) et nous concerne aussi directement. Revendiquer un projet de sociologie modeste, c'est admettre que nous sommes également « empêtré(e)s » (Schapp, 1992)⁵ dans nos propres histoires, dans nos propres questions. D'autres « nous » et d'autres « je » débarquent encore ici. Ce sont à nouveau des « soi » multiples (Geertz, 1996)⁶ suscitant des hésitations qui se poursuivent jusque dans l'écriture. Car si nous travaillons « sur » des récits, nos propres productions sont elles-mêmes un travail de mise en intrigue et impliquent des liens évidents entre les régimes de savoir et les styles d'écriture (Strivay, 2009). Et nos lecteurs jouent un rôle crucial dans la mise en forme des histoires que nous nous sentons capables de porter. Qu'est-ce qui nous relie à nos collègues (de sciences sociales) et simultanément aux personnes dont nous parlons ? Comment poursuivre notre enquête quand ces dernières sont aussi engagées dans un travail intellectuel qui ressemble approximativement, voire totalement, à nos propres pratiques (Holmes et Marcus, 2008) ? Il n'y a aucune raison de penser que nous soyons différent(e)s des acteurs de nos études, martèle Law (1994). Ils agissent, viennent vers nous ou au contraire résistent et semblent pouvoir se passer totalement de nos propositions. Sommes-nous d'une façon ou d'une autre engagés avec eux dans un avenir en commun ?

Raconter des histoires n'est pas une méthode pour affirmer des savoirs, dit Rancière (1984). C'est une activité simple et optimiste, habile à suivre des trajectoires sans les couper, sans être dispensé de dire « je ne sais pas ». Mais

5 *Empêtrés dans des histoires. L'être de l'homme et de la chose* est le titre du livre de W. Schapp.

6 Le titre original de l'ouvrage de C. Geertz paru en 1988, *Works and lives: The Anthropologist as author*, est selon nous beaucoup plus explicite que celui de sa traduction française : *Ici et là-bas*.

c'est aussi la capacité de voir autre chose qu'un monde immédiat, univoque et qui serait donné une fois pour toutes. La démarche en appelle à des comptes rendus exigeants. Elle nous concerne et nous rend responsables des descriptions que nous contribuons à produire et qui sont susceptibles d'affecter des vies. Elle résonne avec cette « autre » objectivité dans les sciences (Haraway et Zitouni, 2007-2012), une objectivité « encorporée » (*embodied*), c'est-à-dire ancrée dans le positionnement de la chercheuse (ou du chercheur, inversons pour une fois !). Mais le pouvoir de ces connexions reste toujours à construire et à traduire : de quoi nos connaissances sont-elles capables ? Et : à quoi ou à qui sommes-nous fidèles ? Deux questions à (se) poser... sans modération...

Remerciements

Nous sommes toujours seuls et toujours avec d'autres. Ce texte s'est épanoui au fil d'une collaboration fidèle avec Philippe Fleury et Lucienne Strivay.

RÉFÉRENCES

- Auster P. (2001). *Je pensais que mon père était Dieu et autres récits de la réalité américaine. Anthologie composée par Paul Auster.* Paris : Actes Sud, Babel.
- Bakhtine M. (1978). *Esthétique et théorie du roman.* Paris : Gallimard.
- Citton Y. (2010). *Mythocratie. Storytelling et imaginaire de gauche.* Paris : Amsterdam.
- Cronon W. (1992). A place for Stories Nature, History, and Narrative. *The Journal of American History*, 78(4), 1347-1376.
- Dejours C. (2014). *Le facteur humain.* Paris : Presses universitaires de France.
- Deleuze G. (1969). *Logique du sens.* Paris : Éditions de Minuit.
- Deleuze G. et Guattari F. (1976). *Rhizome.* Paris : Éditions de Minuit.
- Deleuze G. et Parnet C. (1996). *Dialogues.* Paris : Flammarion.
- Dortier J.-F. (1996). La force des histoires, *Sciences humaines*, 60, 12-13.
- Dosse F. (2003). *Paul Ricœur, Michel de Certeau et l'Histoire : entre le dire et le faire,* [École des chartes]. <http://elec.ens.sorbonne.fr/conferences/dosse> (09/03/2015).
- Fournier M. (2014). La vie des autres, *Sciences humaines*, 258, 8-9.
- Gardey D. (2010). Bruno Latour : Guerre et Paix, tours et détours féministes, in D. Chabaud-Rychter, V. Descoutures, A.-M. Devreux et E. Varikas (Eds.). *Sous les sciences sociales, le genre. Relectures critiques de Max Weber à Michel Foucault.* Paris : La Découverte, 203-218.
- Gare A. (2001). Narratives And The Ethics And Politics of Environmentalism: The Transformative Powers of Stories, *Theory and Science*, 2, 1 <http://theoryandscience.icaap.org/content/vol002.001/04gare.html> (09/03/2015).
- Gaucherel C. (2013). *Le quotidien du chercheur. Une chasse aux fantômes ?* Versailles : Quae.
- Geertz C. (1996). *Ici et là-bas.* Paris : Métailié.
- Giroux N. et Marroquin I. (2005-6). L'approche narrative des organisations, *Revue française de gestion*, 159, 15-42.
- Haraway D. (1988-2007). Situated Knowledges. The Science Question in Feminism and The Privilege of Partial Perspective, in K. Asdal, B. Brenna, I. Moser (Eds.). *Technosciences. The politics of Interventions.* Oslo: Academic Press, Unipub Norway, 109-135.

- Holmes D.R. et Marcus G.E., (2008). Para-ethnography, in Lisa M. Given (Ed.). *The Sage Encyclopedia of Qualitative Research Methods*. Los Angeles, London, New Dehli, Singapore: Sage Publications Inc., 595-597.
- Kaufmann J.-C. (2004). *L'invention de soi. Une théorie de l'identité*. Paris : Armand Colin.
- Latour B. (1995). *Le métier de chercheur : regard d'un anthropologue*. Paris : INRA Éditions.
- Latour B. (1999). *Politiques de la nature. Comment faire entrer les sciences en démocratie*. Paris : La Découverte.
- Latour B., Mauguin P. et Teil G. (1991). Une méthode nouvelle de suivi socio-technique des innovations : le graphe socio-technique, in D. Vinck (Ed.). *Gestion de la recherche. Nouveaux problèmes, nouveaux outils*. Bruxelles : De Boeck, 419-478.
- Law J. (1994). *Organizing Modernity*. Oxford UK & Cambridge: Blackwell.
- Marin L. (1988). *Le récit est un piège*. Paris : Éditions de Minuit.
- Marti M. (2012). Le récit, de l'objet littéraire au discours scientifique, in N. Pélissier et M. Marti (Eds.). *Le storytelling. Succès des histoires, histoire d'un succès*. Paris : L'Harmattan, 39-51.
- Mougenot C. (2011). *Raconter le paysage de la recherche*. Paris : Quae.
- Pestre D. (2012). Épistémologie et politique des sciences and transnational studies. *Revue d'anthropologie des connaissances*, 6 (3), 471-492.
- Petit S., Fleury P. et Mougenot C., (2008). Raconter la recherche-intervention, retour sur trois opérations de gestion de la biodiversité. *Natures Sciences Sociétés*, 16, 326-336.
- Petit S., Mougenot C. et Fleury P. (2011). Stories on research, research on stories. *Journal of Rural Studies*, 27(4), 394-402.
- Polletta F. (2006). *It was like a fever. Storytelling in protest and politics*. Chicago and London: The University of Chicago Press.
- Rancière J. (1884). À propos de « Les noms de l'histoire », *La main de singe*, 11-12, 68-72.
- Ricœur P. (1985). *Temps et récit I. L'Intrigue et le Récit historique*. Paris : Le Seuil.
- Salmon C. (2007). *Storytelling: Une machine à fabriquer des histoires et à formater les esprits*. Paris : La Découverte.
- Schapp W. (1992). *Empêtrés dans des histoires, L'être de l'homme et de la chose*. Paris : Cerf.
- Serres M. (1994). *Atlas*. Paris : Flammarion.
- Serres M. (2004). *Rameaux*. Paris : Le Pommier.
- Shapin S. et Schaffer S. (1993-1985). *Léviathan et la pompe à air. Hobbes et Boyle entre science et politique*. Paris : La Découverte.
- Shotter J. (1993). *Cultural politics of everyday life: social constructionism, rhetoric and knowing of the third kind*. Buckingham: Open University Press.
- Soulier E. et Caussanel J. (2005). *Apprentissage assisté par Story Telling : une pédagogie de l'erreur*. http://archive-edutice.ccsd.cnrs.fr/docs/00/02/75/70/PDF/Soulier_Caussanel.pdf (09/03/2015).
- Star S.L. (1991-2007). Power, Technology and the Phenomenology of Conventions: On Being Allergic to Onions, in K. Asdal, B. Brenna, I. Moser (Eds.) *Technosciences. The politics of Interventions*. Oslo: Academic Press, Unipub Norway, 179-207.
- Stengers I. (1994). Une autre science ? *Sextant*, 2, 145-156.
- Strivay L. (2009). L'écriture et la perte. Les questions de l'anthropologie. *Cahiers Internationaux de Symbolisme*, 122-124, 321-332.
- Tsoukas H. et Hatch M.J. (2001). Complex thinking, complex Practice: The case for a narrative approach to organizational complexity. *Human Relations*, 54(8), 979-1013.
- Veyne P. (1978). *Comment on écrit l'histoire*. Paris : Seuil.
- Villette M. (1994). *L'art du stage en entreprise*. Paris : La Découverte.
- Whatmore S. (2002). *Hybrid geographies: natures cultures spaces*. London, California, New Dehli: Sage Publications.
- Zitouni B. (2012). With whose blood were my eyes crafted? (D. Haraway) Les savoirs situés comme la proposition d'une autre objectivité », in E. Dorin, E. Rodriguez (Eds.). *Penser avec Donna Haraway*. Paris : Presses universitaires de France, 46-64.

Catherine MOUGENOT est sociologue, chercheuse à l'université de Liège (Belgique). Elle s'intéresse aux pratiques de gestion de la nature et aux relations homme/animal. Auteure avec Lucienne Strivay du *Pire ami de l'homme, du lapin de garenne aux luttes biologiques*, paru en 2011 aux éditions La Découverte.

Adresse	SEED, Département Sciences et Gestion de l'Environnement Université de Liège 96/201 avenue Léon Théodor B-1090 Jette (Belgique)
Courriel	cmougenot@ulg.ac.be

Sandrine PETIT est géographe, ingénierie de recherche à l'INRA. Ses recherches abordent les relations entre les agriculteurs et l'environnement à travers des objets de nature comme la biodiversité et l'eau. Elle porte une attention particulière aux représentations, aux pratiques et aux savoirs des agriculteurs. Par ailleurs, elle s'intéresse à la recherche action et est un des co-éditeurs de l'ouvrage *La recherche action collaborative, une révolution de la connaissance* à paraître en 2015 aux éditions de l'EHESP.

Adresse	INRA, UMR 1041 CESAER 26 bd Dr Petitjean, BP 87999 F- 21079 Dijon Cedex (France)
Courriel	sandrine.petit@dijon.inra.fr

ABSTRACT: THE BIODIVERSITY DIFFERENTLY... WITH THE GLASSES OF A MODEST SOCIOLOGY

Biodiversity is not just a concept, it is also a story, an encounter, a place, a good one is in charge of, a familiar and sensitive reality, “attached” to a multitude of ties. This reality possesses the stories of about sixty researchers who accepted an extraordinary experience for them: tell their story and which of their works. In these stories, the making of scientific facts is set in practices, anecdotes, personal or institutional relationships, in choices which become entangled. This experience raises the question of knowing how to encompass the totality or, more modestly how to attest? In this article, our point consists of adopting the glasses of a modest sociology, that is to say: follow the reality in

its making (1), experiment stories that account for it and argue about their capacities (2) and feel concerned and responsible of our descriptions of the world (3). These are three proposals which work together and match to the will of producing “situated” knowledge.

Keywords: biodiversity, narratives, stories, modest sociology, reflexivity, situated knowledge.

RESUMEN: EL BIODIVERSITÉ DE OTRE MODO... CON LAS GAFAS DE UNE SOCIOLOGÍA MODESTA

La biodiversidad es ni siquiera un concepto, sino que es también una historia, un encuentro, un lugar, el bien del que se tiene el cargo, una realidad familiar y sensible, “atada” en una multiplicidad de lazos. Esta realidad habita los cuentos de una sesenta de investigadores que aceptaron lanzarse a una experiencia singular para ellos: contar su historia y la de sus trabajos. En estos cuentos, la fábrica de los hechos científicos es engastada en prácticas, anécdotas, en relaciones personales o institucionales, en elecciones que se entremezclan. ¿Y plantea la cuestión de saber cómo abrazar la totalidad o, más modestamente, cómo dar cuenta de eso? En este artículo, nuestro partido consiste en adoptar las gafas de una sociología modesta: seguir la realidad siempre en tren de hacerse (1), experimentar cuentos que dan cuenta de eso pensando en aquel de lo que son capaces (2) y sentirnos concernido y responsables de estas descripciones del mundo (3). Son tres propuestas que trabajan juntas y se inscriben en la voluntad de producir un saber “situado”.

Palabras clave: biodiversidad, narración, cuento, sociología modesta, reflejo, saber situado.